

LE MAGNIFICAT : Lc 46 – 55

Jean-François Bruno - Juin 2024

INTRODUCTION

Le Magnificat (on l'appelle ainsi car c'est le premier mot de la traduction latine de la Vulgate) est connu de tous les chrétiens et a fait l'objet d'une multitude de commentaires. Mais sait-on que c'est une prière de Marie propre à Luc qui n'existe ni n'a été repris dans aucun autre texte néo-testamentaire ?

De fait, seuls deux évangélistes, Matthieu et Luc nous ont fait un récit de l'enfance de Jésus, et il est, en plus, impossible de superposer leurs récits, malgré quelques convergences. Matthieu, par exemple, ne donne jamais la parole à Marie, alors que Luc met Marie en avant.

En tout cas, c'est le plus long discours de Marie dans tout le Nouveau Testament, qu'elle prononce quelques semaines après l'annonciation (Lc 1, 26 – 56), alors que, enceinte de Jésus, elle rend visite à sa cousine Elisabeth qui, elle, est enceinte de Jean-Baptiste.

Comme d'habitude, j'examinerai ce texte en suivant la méthode narrative, sans entrer dans sa méditation. Je vous recommande d'ailleurs la méditation du Cardinal Lustiger sur le Magnificat.

Mais, auparavant, je crois utile de replacer ce texte dans son contexte, celui du récit de Luc, ce qui nous fera d'ailleurs constater qu'il est totalement empreint de la culture des psaumes, ce qui nous maintient, indirectement, dans l'étude du psautier.

CONTEXTE

Le Magnificat fait partie des deux premiers chapitres de l'évangile de Luc qui traite de l'enfance de Jésus. Après les deux séances d'annonciation, celle concernant Jean-Baptiste (Lc 1, 5 – 22), et celle concernant Jésus (Lc 1, 26 – 38), le récit de Luc fait se rencontrer les deux mères, Elisabeth et Marie ; c'est ce qu'on appelle la Visitation (Lc 1, 39 – 56) dans lequel s'intègre le Magnificat. Dans ce récit de la Visitation, on trouve beaucoup d'allusions à la situation des deux femmes, surtout dans leur statut de mères (v. 41 – 44). Ces deux mères sont décrites comme des croyantes émerveillées et empressées de louer Dieu pour ce qui leur arrive. Elisabeth bénit Marie (Lc 1, 42 – 45) et Marie bénit Dieu (Lc 46 – 55). C'est le Magnificat, qui vient interrompre la narration des événements pour en exprimer le sens et la portée théologique.

Quand on lit le Magnificat dans ce contexte, on a l'impression qu'il a été inséré après coup à l'intérieur d'un récit déjà existant, ce qui pose la question toujours ouverte aujourd'hui de l'origine de ce cantique. A-t-il été transmis à Luc par une source judéo-chrétienne ? Ou bien est-ce un texte qu'il a totalement improvisé ou qu'il a emprunté au judaïsme, parce qu'il est un peu polyvalent, pouvant convenir à tout croyant bénéficiant des faveurs de Dieu, et qu'il a adapté au cas de Marie ?

Personnellement, je pense qu'il s'agit d'une composition de Luc, inspirée principalement du cantique d'Anne (1 S 2, 1 – 10) et empruntant à la manière des prières juives, un style et une formulation biblique. C'est pourquoi on trouve dans le Magnificat un nombre impressionnant de références au psautier, non pas en citations directes, mais en formulations, en style, en réminiscences.

Je vous propose de regarder un peu plus avant le cantique d'Anne en relation avec le Magnificat. Dans la Bible hébraïque, le nom d'Anne, qui signifie « miséricordieuse » ou « pleine de grâce », est porté par cinq personnages (dont un homme !). Le personnage qui nous intéresse ici est la mère du prophète Samuel. Elle est restée longtemps stérile, mais, grâce à sa grande dévotion, elle obtint d'une intervention divine ce fils premier-né, Samuel, qu'elle consacra à Dieu dans son sanctuaire de Siloé. Elle chantera, à cette occasion, un très beau cantique célébrant la toute puissance de Dieu, maître des destinées humains, cantique auquel le Magnificat fera plusieurs emprunts.

On voit tout de suite l'analogie des situations entre Anne et Marie : deux femmes à qui Dieu a permis d'engendrer, dans des circonstances exceptionnelles, un enfant qui jouera un rôle prééminent au sein de son peuple. Et, de plus, on constate des affinités fortes entre ces deux cantiques au niveau des thèmes et des idées abordés. C'est ainsi que, dans les deux cantiques, l'intervention de Dieu pour les mères est célébrée en premier (1 S 2,1 et Lc 1, 46 – 49), que l'on passe ensuite à l'intervention de Dieu en général ((1 S 2, 2 – 10 et Lc 1 50 – 55), et que l'on y retrouve des antithèses mettant en opposition riches et pauvres, d'un côté, et puissants et faibles de l'autre (1 S 2, 2 – 10 et Lc 1, 50 – 53).

Avec ce contexte en tête, on peut maintenant aborder la question de la structure du cantique.

STRUCTURE

Je vous propose un plan en trois parties pour tenir compte à la fois des différents personnages apparaissant successivement dans le cantique, et du sens et de la portée de l'intervention de Dieu sur la vie de ces personnages, intervention qui marque un élargissement progressif des perspectives et des bénéficiaires des actions de Dieu :

Versets 46 – 49 : Première partie. Le Dieu de Marie, son humble servante.

Versets 50 – 53 : Deuxième partie. Le Dieu des humbles en général.

Versets 54 – 55 : Troisième partie. Le Dieu d'Israël son serviteur.

Notons que, pour ce qui concerne sa délimitation, le Magnificat est parfaitement délimité : après une formule d'introduction du verset 46 (« Alors Marie dit : ») il se termine par le verset 56 : « Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, puis elle retourna chez elle ». Ce dernier verset a pour but de rendre indubitable au lecteur la naissance virginale de Jésus, puisque Marie est restée éloignée de Joseph, et parce qu'elle rentre chez elle, et non pas dans son foyer conjugal, car elle n'est pas encore formellement mariée. En effet, à l'époque de Jésus, il y avait deux moments dans le mariage juif. D'abord, intervenait l'engagement réciproque, l'équivalent de nos fiançailles, avec un échange de consentement, puis une cohabitation entre époux qui intervenait habituellement un an après. C'est dans la première période que survient la grossesse de Marie, d'où le désarroi de Joseph, et le fait que Marie soit restée chez elle avant de rencontrer Elisabeth et qu'elle rentre chez elle après sa visite à Elisabeth.

ANALYSE LITTÉRAIRE

Première partie : V. 46 – 49 : Le Dieu de Marie, son humble servante.

Cette partie se présente comme une section en « Je » dans laquelle Marie parle à la première personne du singulier, comme bénéficiaire de l'intervention de Dieu.

Verset 46 : *Alors Marie dit : Mon âme exalte le Seigneur.*

La première partie du verset est intéressante en ce sens que, curieusement, la question de savoir si c'est Marie ou Elisabeth qui a prononcé le Magnificat a été longuement débattue dans le passé. Aujourd'hui, et, essentiellement pour des raisons de cohérence narrative, tout le monde accepte l'idée que ce soit Marie qui prononce le cantique.

La deuxième partie du verset démarre le cantique proprement dit. On peut dès cet instant constater que Marie ne répond pas à la question directe que lui a posé Elisabeth au verset 43 (« Comment m'est-il donné que *vienne* à moi la mère de mon Seigneur ? »), mais qu'elle réagit de façon autonome en faisant remonter toute l'action de grâce à Dieu seul. Ce qui la plonge dans la jubilation, c'est la certitude que lui a donné le signe, à savoir qu'elle est enceinte, ce qui est l'accomplissement de l'annonce que lui a faite l'ange : « mon âme exalte le Seigneur ». Les psaumes nous rappellent que « mon âme », c'est le moi intérieur et conscient. « Le Seigneur », c'est le Dieu vivant des pères qui manifeste sa fidélité et sa miséricorde à toutes les générations des Hébreux. Quant à « exalter le Seigneur », c'est évidemment un vocabulaire liturgique qui peut aussi user des verbes « magnifier »,

« louer », « célébrer », « rendre grand ». Et reconnaître et exprimer la grandeur de Dieu par la prière est l'essence même de la louange.

C'est donc bien une louange que Marie adresse à Dieu pour exprimer sa grandeur, grandeur qui n'est pas celle d'un dominateur qui impose sa volonté à ses sujets, mais celle d'un sauveur qui engage sa puissance salvifique au service de l'humanité. C'est ce que le verset suivant va nous dévoiler.

Retenons qu'à ce stade, Marie s'exprime au présent.

Verset 47 : *Exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur !*

Ce verset est tout à fait dans la ligne du verset précédent et il en fait, en quelque sorte, l'exégèse : le Dieu qui est l'objet de la louange de Marie est celui qui apporte le salut. Et cette louange, qui est exprimée au présent, se nourrit de la joie qui a déjà été éprouvée dans le passé ancien et récent, c'est-à-dire, à la fois à l'occasion de la libération d'Israël de la servitude en Egypte et dans l'annonciation faite à Marie par l'ange Gabriel quelques mois auparavant.

On peut aussi noter que Marie, après avoir fait référence à son âme au verset précédent, fait maintenant état de ce qu'elle ressent en son « esprit ». Esprit désigne ici, me semble-t-il, l'affectivité, les facultés affectives de Marie, par opposition aux facultés intellectuelles.

Enfin, sur un plan plus littéraire, on peut relever dans ces deux versets, les mots « mon âme », « mon esprit », « mon sauveur », qui ont pour effet d'intensifier l'investissement du « je » de Marie. On peut aussi y voir une réciprocité de la relation de Marie avec Dieu, mais un Dieu qui est au-dessus de tout puisqu'il est « Sauveur ». Marie est, et sait qu'elle est, à l'autre extrémité de l'échelle, et c'est pourquoi, au verset 48 que l'on va voir maintenant, elle se dit servante du Seigneur.

Verset 48 : *Il s'est penché sur son humble servante ; désormais tous les âges me diront bienheureuse.*

En se penchant sur Marie, Dieu a abaissé son regard vers les hommes. On sait que son regard peut être jugement, mais il peut aussi être salut ou élection, comme ici pour Marie, pour celle qui est sa servante, son humble servante. On retrouve ici le vocabulaire du cantique d'Anne (1 S 1,11 : « Tu daignes regarder la misère (c'est-à-dire l'humilité) de ta servante ». Ce qui est marqué, ici, c'est la distance qui sépare Marie et Anne de Dieu, et, pour Marie, en plus, son appartenance au bas de l'échelle sociale en Israël. Le regard de Dieu sur l'humilité de sa servante permet à Marie de rester humble. Dieu n'a pas transformé Marie en grande dame, mais en une femme libre de magnifier celui-là même qui est le Très Haut. Marie se sent simplement destinataire de grandes choses, comme le dit le verset 49.

Et, dès lors, Marie peut proclamer en toute confiance, que toutes les générations, dans le futur, la diront bienheureuse. Luc a puisé cette béatitude dans l'histoire de Léa décrite en Gn 30, 13 en étendant la portée à toutes les générations (« Quel bonheur pour moi ! Car mes filles m'ont proclamée heureuses »). Le « désormais » annonce, très discrètement, la venue en cours du Christ sur terre, ce que Luc décrira dans la suite de son évangile. La proclamation de bonheur qu'Elisabeth adresse à Marie (Lc 1, 45) ne fait qu'anticiper celle de tous les croyants à venir. Car Marie, à la louange directe à Dieu qu'elle a formulée aux versets 46 et 47, fait succéder une louange indirecte qui sera faite par les générations futures, et ce pour magnifier ce que Dieu a réalisé en Marie. Le Magnificat amorce donc une ligne généalogique.

Il me semble, d'ailleurs, que ce n'est pas tant comme mère de l'enfant à naître que Marie se sent heureuse et appelée à être reconnue, mais comme destinataire du geste de salut de Dieu pour le monde.

Verset 49 : *Le Puissant fit pour moi des merveilles, Saint est son nom.*

Je lis ce verset en pensant que Luc, en désignant Dieu comme le Puissant, visait l'engendrement divin. (lors de l'annonciation, l'ange dit à Marie : « la puissance du Très- Haut te couvrira de son ombre » (Lc 1, 35). Ce que Luc vise ici c'est l'efficacité créatrice et salutaire de Dieu. C'est en ce sens, me semble-t-il, que Dieu fit pour Marie des merveilles. En effet, il lui a donné en partage quelque chose qui vient de son altérité, de sa divinité, quelque chose qu'elle devra partager elle-même avec toute l'humanité pour la nuit des temps.

Si le verset 48 a déclaré bienheureuse celle qui reçoit les bienfaits de Dieu, le verset 49 loue celui qui a dispensé ces bienfaits. C'est ainsi que Marie loue la sainteté du nom de Dieu et qu'au verset 50, elle continuera en évoquant l'éternité de sa miséricorde. Cette louange est très concrète. En effet, pour les Hébreux, tout comme pour les premiers chrétiens, il n'y a pas de méditations philosophiques sur l'être de Dieu. Pour eux, les Œuvre de Dieu, ses attributs, correspondent à son être même, et Dieu ne reste pas confiné en lui-même. Les deux attributs correspondant à la miséricorde de Dieu et à son saint nom impliquent une relation entre Dieu et son peuple. Si Dieu sauve son peuple, c'est parce qu'Il manifeste la fidélité à son saint nom, c'est-à-dire à lui-même. Le psaume 111, 9 exprime bien cette idée : « A son peuple, il a envoyé la délivrance, prescrit pour toujours son alliance. Son nom est saint et terrible. ». C'est pourquoi les mots de l'hébreu et du grec qui sont traduits par « saint », n'expriment pas une idée de perfection, mais ce qui appartient en propre à Dieu. Marie, d'ailleurs, a parfaitement retenu la phrase que lui a dite l'ange annonciateur : « celui qui va naître sera saint et sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1, 35).

Deuxième partie : Versets 50 à 53 : Le Dieu de tous les humbles en général

Dans cette deuxième partie, Marie ne s'exprime plus en « je », mais en « il » ; la première personne du singulier fait place à la troisième personne du singulier.

Verset 50 : *Son amour s'étend d'âge et âge sur ceux qui le craignent.*

Dieu a sauvé son peuple et, d'une façon plus générale, ceux qu'il a délivré découvrent le nom de leur sauveur, dès lors qu'ils ressentent les effets de son amour. Ce sont les « Craignant-Dieu », cette expression désignant, en plus du peuple juif, les nations qui accueilleront l'Évangile (Ac 10, 35). Selon la très belle formule de Paul Beauchamp (*L'Un et l'Autre testament, T 1, p. 272*) cette crainte c'est « la certitude tremblante de l'amour ».

Marie, dans le verset 49 a fait une référence au saint nom de Dieu, ce qui évoque sa présence et sa personne. C'est le premier attribut de Dieu qu'a cité Marie dans le cantique. Au verset 50, Marie nous fait découvrir un autre attribut de Dieu : l'amour ou la *miséricorde* qu'il accorde à tous ceux qui le reconnaissent. Et au verset 51, elle va faire appel à un troisième attribut de Dieu : sa force.

Verset 51 : *Déployant la force de son bras, il disperse les superbes.*

Grâce à la force de son bras, Dieu va « disperser les superbes », c'est-à-dire éparpiller ceux qui ont une pensée et un cœur orgueilleux. Dieu a déjà déployé « son bras » en organisant la sortie de son peuple d'Égypte (Ps 118, 15-16 et Ac 13, 17).

On peut noter que ce châtement réservé aux orgueilleux s'oppose à l'amour qu'il déploie pour les croyants au verset 50. Les versets 52 et 53 que l'on va examiner ensuite, vont opposer l'une à l'autre deux autres catégories de personnes, les puissants par rapport aux humbles et les affamés par rapport aux riches. Chacune de ces trois oppositions relève de registres différents. Le registre du

verset 50, la délivrance des « craignants Dieu », ressort à l'évidente du registre religieux. Mais je crois que c'est aussi applicable à la dispersion des orgueilleux du verset 51. En effet, pour la Bible, l'orgueilleux est celui qui se place au-dessus des autres et donc au-dessus de Dieu, à l'inverse des craignants- Dieu. Face à cette attitude, qui enferme le superbe en lui-même, l'amour et la miséricorde de Dieu ne peuvent rien. Et d'ailleurs, c'est la crainte de Dieu dans laquelle se trouve Marie qui a permis à Dieu d'intervenir en elle (Lc 1, 38 : «Je suis la servante du Seigneur. Que tout se passe pour moi comme tu me l'as dit »)

Par contre les versets 52 et 53 relèvent plutôt, pour le verset 52 du registre politique, et pour le verset 53 du registre économique-social. Le registre politique du verset 52 met en effet en scène ceux qui ont le pouvoir, les puissants qui sont renversés de leurs trônes alors que les humbles sont élevés, étant entendu que dans la langue grecque classique, les humbles sont ceux qui n'ont ni pouvoir, ni influence. Quant au verset 53, il ressort, lui, du registre économique-social, car ceux qui ont faim sont opposés aux riches, à ceux qui sont repus de biens et de richesses.

Cette précision étant apportée, nous pouvons passer au versets 52 et 53.

Versets 52 – 53 : *Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles. / Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides.*

Ces deux versets, qui pour moi forment la pointe du cantique, sont deux distiques antithétiques inséparables. Ils utilisent le procédé littéraire appelé le renversement des situations : les puissants et les riches sont abaissés, les humbles et les pauvres sont relevés et comblés. On trouve ce procédé dans le cantique d'Anne (1 S 2, 4 – 9) et dans l'Ancien Testament, tout spécialement dans le psautier (Ps 75, 11 ; Ps 107, 41 – 42). C'est une figure de rhétorique fréquemment utilisée par Luc, que ce soit dans les béatitudes (Lc 6, 24 – 26) ou dans les sentences perdre/sauver sa vie (Lc 9, 24), ou encore dans l'antithèse abaisser / exalter (Lc 14,11). L'origine de cette figure de rhétorique est aristotélicienne et porte sur le renversement du destin dans une tragédie, le renversement d'une intrigue vers le bonheur ou le malheur, renversement qui, dans la tragédie grecque, est attribué à Zeus, aux dieux ou au destin. Dans l'évangile de Luc, ce renversement puise sa source dans la tradition apocalyptique qui se nourrit de l'attente du grand soir final, de la fin des temps, qui verra l'écrasement des puissants, la punition des impies et l'exaltation de l'humble. Le Magnificat est totalement imprégné de cette attente.

De fait, le fil rouge qui court tout au long du cantique, c'est que Dieu relève les humiliés et humilie les puissants. C'est ainsi qu'on a vu, dans la première partie du cantique, que Dieu a pris en considération, dans le choix de Marie comme mère de l'enfant Jésus, sa condition d'appartenance à une classe sociale modeste. On voit, ici, que Dieu relève tous les humbles, et on verra aux versets 54 et 55, qu'il est venu au secours d'Israël lorsque son peuple était humilié et ne pouvait survivre que par l'amour et l'intervention de Dieu. Je pense que, pour Marie, et donc pour Luc, seule la puissance de Dieu peut renverser les positions humaines, ce qui met l'accent sur le fait que Dieu demeure toujours dans la différence avec l'homme.

Sur un plan plus littéraire, ce qui est intéressant c'est que le texte grec nous indique que les versets 51, 52 et 53, contrairement à notre traduction, ne sont pas écrit au présent, mais au passé. Comment expliquer ce temps ? Si l'ange Gabriel a annoncé à Marie que son fils serait le messie (Lc 1, 33), il n'a pas dit un mot des bouleversements que cela entraînerait pour l'humanité et pour Israël. C'est donc Marie, et Marie seule, qui interprète les desseins de Dieu : ce qui lui arrive ne concerne pas qu'elle. En la choisissant, elle, de condition inférieure, Dieu a montré la force et l'amplitude de son amour et de son salut pour tous les humiliés. Et Marie, en constatant ce que Dieu a fait pour elle, annonce qu'Il

a déjà commencé à établir, eschatologiquement, sa justice. D'où, me semble-t-il, l'utilisation du passé dans ces versets.

De fait, la naissance du Christ dans une famille modeste préfigure la défaite des puissants, la chute des riches et l'exaltation des pauvres, c'est-à-dire la fin des privilèges et des oppressions. C'est un « véritable coup d'éclat théologique » pour reprendre une formule de Daniel Marguerat, une espèce de révolution qui va à l'encontre des évaluations et des usages qui prévalaient (et qui sans doute prévalent encore) dans les sociétés humaines.

Troisième partie : V. 54 – 55 : Le Dieu d'Israël, son serviteur

Versets 54 – 55 : Il relève Israël, son serviteur, il se souvient de son amour, / de la promesse faite à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa race, à jamais.

Après le « je » de Marie, puis les humbles et les humiliés, apparaît dans le Magnificat Israël, le peuple de l'alliance, qui lui aussi a été humilié, lorsqu'il était en esclavage, qui est le serviteur de Dieu (comme Marie est sa servante), ce Dieu qui est toujours venu au secours de son peuple, conformément à la promesse qu'il a faite à Abraham et aux pères du peuple auquel appartient Marie (« nos pères ») et aussi à toute la descendance d'Abraham. On peut sans doute trouver en Is 41, 8 – 20 le texte qui a inspiré Luc pour la rédaction de ces deux versets conclusifs du Magnificat. Je relève une particularité ici : Marie, en utilisant les mots « nos pères », parle en « nous ». Elle semble ainsi vouloir ancrer ce qui lui arrive, c'est-à-dire l'enfant divin qu'elle porte par la bonté de Dieu en acte, dans ses origines. Et donc, pour Marie, ce qui lui arrive est une sorte d'actualisation du secours plus large que Dieu a apporté à Israël. Marie reçoit ce qui lui arrive sur le fond d'une aventure de toujours.

Sur un plan littéraire, on peut relever que si, au verset 51, Dieu disperse par la force les orgueilleux, aux versets 50 et 54 il rassemble, dans un geste d'amour et de fidélité, ceux qui craignent Dieu et son peuple.

Ainsi donc, le Magnificat se termine par la promesse éternelle (« à jamais ») faite à Abraham et à sa descendance, et la fidélité de Dieu à cette promesse. Ce cantique célèbre l'action de Dieu au bénéfice d'abord de « l'humble » Marie (v. 46 – 49), puis au bénéfice de tous les humbles (v. 50 – 53), pour ensuite élargir le regard en considérant les retentissements de ce salut sur le peuple d'Israël dans son ensemble.

A la fin de cet examen, j'aimerais faire deux remarques.

La première, ce qui est, pour moi, étonnant dans ce cantique, c'est que la christologie n'y a aucune place, sinon de façon très indirecte : Marie proclame quelque chose, un événement divin décisif, sans jamais se référer à l'enfant qu'elle porte, à la personne du sauveur Jésus. Aucun mot, aucun fait n'évoque à l'avance le mystère de son être, sa vie, sa mort, sa victoire ou son œuvre. De fait le Magnificat, qui a essentiellement pour thème la promesse me semble apparaître, pour Luc, comme une transition entre le judaïsme et le christianisme.

La deuxième remarque c'est que ce qui me semble être une des leçons essentielles de ce cantique, qui est tout entier assis sur des oppositions est, pour moi, l'opposition entre humilité et orgueil. On peut voir dans l'humilité décrite dans la Bible hébraïque, la modestie qui s'oppose à l'orgueil. Le modeste ne se fie pas à ses propres sens et reconnaît que les merveilles de Dieu le dépassent (Ps 131, 1 : « Seigneur, mon cœur est sans prétentions ; mes yeux n'ont pas visé trop haut. Je n'ai pas poursuivi ces grandeurs, ces merveilles qui me dépassent. »). Et, de fait, comme l'écrira Paul (1 Co 4,

7) l'humble reconnaît qu'il a reçu de Dieu tout ce qu'il a. Ce qui est vrai pour l'individu est aussi vrai pour Israël. Israël a appris l'humilité d'abord en faisant l'expérience de la toute-puissance de ce Dieu qui le sauve et qui est le seul Très-Haut. Il gardera d'ailleurs vivante cette expérience en commémorant les gestes salvifiques de Dieu dans sa liturgie. Mais il a aussi appris l'humilité en prenant conscience de l'impuissance foncière de l'homme et de la misère du pécheur qui se sépare de Dieu. C'est ce qui explique les supplications qui courent dans tout le psautier, et les demandes formulées auprès de Dieu de sauver le psalmiste. Le Magnificat est bien, pour moi, un enfant des psaumes.

CONCLUSION

En conclusion, je vais vous citer une phrase du pape François : « Un chrétien, s'il n'est pas révolutionnaire en ce temps, n'est pas chrétien ». Nul doute que notre pape a pensé à Marie, la première des croyants. Marie ne serait-elle pas une révolutionnaire ?

Il y a, en effet, un lien direct entre le Magnificat et la théologie de la libération qui s'est développé en Amérique du Sud. Pour Gutierrez, l'un des fondateurs de cette théologie, c'est, notamment, l'Exode qui lui sert de fondement. En effet, l'Exode c'est l'idée d'un salut réalisé à l'intérieur de l'histoire des hommes et dont le contenu peut s'exprimer en termes d'aide à la disparition des maux sociaux et de construction, notamment par la lutte active contre les riches, d'une société juste sur notre terre. Or force est de constater que cette thématique vétéro-testamentaire n'a pas été abandonnée dans la prédication de Jésus. Et l'un des textes majeurs qui a été avancé pour soutenir cette thèse a justement été le Magnificat, avec ses renversements des valeurs exprimés aux versets 50 à 53.

Et, de fait, pour Dietrich Bonhoeffer, ce cantique de Marie est des plus passionnés, des plus révolutionnaires. On ne reconnaît pas, dans ce cantique, la femme douce, tendre, réservée qu'on nous montre partout, que ce soit dans les peintures ou dans les images pieuses, mais on y voit une femme passionnée, emportée, fière, enthousiaste, bref presque une Louise Michel.

Luc, dans son évangile, apporte de l'eau au moulin de cette interprétation, en confirmant que Jésus, qui a été adoubé Fils de Dieu lors de son baptême (Lc 3,22), traduit les versets 51 à 53 du Magnificat en béatitudes pour les pauvres et les affamés et en malédiction pour les riches, les repus et les satisfaits (Lc 6, 20 – 24).

Et, si l'on quitte la théologie de la libération pour entrer dans le domaine de la place des femmes dans l'Eglise, Anne-Marie Pelletier, commentant un ouvrage qui vient de sortir (*Relire la Bible pour repenser l'Eglise* – 2024 – Sylvaine Landrivon) nous incite à revisiter le Magnificat, pour y trouver sa teneur véritable de prophétie des temps nouveaux.

Alors, Marie une révolutionnaire ?

Et, pour finir, je voudrai vous faire part d'une observation générale que je tire de l'examen des psaumes et cantiques que nous avons mené.

D'une façon générale, les prières apprises ou lues, dont naturellement les psaumes, sont bien souvent récitées sans en chercher la signification. Réciter ainsi un psaume (ou tout autre prière) nous

donne certes une colonne vertébrale, une sorte d'échafaudage pour la construction de notre stature de croyant. Mais on ne peut pas s'y réduire, c'est du moins ma conviction.

Car la foi est aussi, et doit être, si l'on veut qu'elle soit vivante, une immense curiosité : en cherchant à comprendre le psaume que l'on prie, à lui donner une signification, notre foi n'est plus figée. Une lecture attentive, ouverte et curieuse nous permet de comprendre le texte que nous prions, de le faire raisonner et résonner en nous, chacun selon sa propre sensibilité, ce qui nous permet d'élargir notre méditation personnelle et notre prière au Seigneur. Sans cette curiosité, cet appétit ou cette soif de comprendre, la foi se réduit à une simple croyance, certes respectable, mais sans intérêt vital.

D'où le triptyque que nous avons suivi tout au long de notre appropriation des psaumes : Lire, Comprendre, Prier.

CANTIQUE DE MARIE

Mon âme exalte le Seigneur,
exulte mon esprit en Dieu, mon Sauveur !

Il s'est penché sur son humble servante ;
désormais, tous les âges me diront bienheureuse.

Le Puissant fit pour moi des merveilles ;
Saint est son nom !

Son amour s'étend d'âge en âge
sur ceux qui le craignent.

Déployant la force de son bras,
il disperse les superbes.

Il renverse les puissants de leurs trônes,
il élève les humbles.

Il comble de biens les affamés,
renvoie les riches les mains vides.

Il relève Israël, son serviteur,
il se souvient de son amour,

de la promesse faite à nos pères,
en faveur d'Abraham et de sa race, à jamais.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit,
pour les siècles des siècles. Amen.

